

24 images

24 iMAGES

Cin-écrits

André Roy

Numéro 134, octobre–novembre 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17286ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

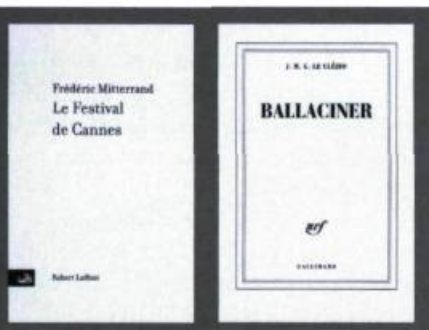
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (2007). Compte rendu de [Cin-écrits]. *24 images*, (134), 58–58.

Lecteur : André Roy



LE FESTIVAL DE CANNES

Frédéric Mitterrand, Paris, Robert Laffont, 2007, 260 p.

BALLACINER

J.M.G. Le Clézio, Paris, Gallimard, 2007, 192 p.

Dans son récit autobiographique intitulé *La mauvaise vie* (Robert Laffont, 2005), l'ancien directeur de salles, metteur en scène, journaliste, animateur à la télévision et réalisateur Frédéric Mitterrand avait écrit sans affectation comme sans tabou mille choses sur sa vie, n'y scotomisant pas, entre autres, son homosexualité – très présente dans *Le Festival de Cannes*. Dans le droit fil du précédent ouvrage, ce nouvel opus est donc une variation autobiographique aux propos très libres. Les rencontres, les impressions, les portraits et les analyses défilent sur fond de souvenirs et de regrets. Dans cette captation du temps, Mitterrand trace un portrait en creux de lui-même, tout en évitant de glisser dans l'apitoiement ou, à l'opposé, dans la glorification. Le cinéma lui importe encore beaucoup, il aime à la folie son monde. Malgré des échecs et des ratages, des projets avortés et des salles parisiennes fermées, il ne se montre ni amer ni désabusé. C'est un homme lucide et généreux dont, pourtant, beaucoup de gens du milieu français du cinéma et de la télévision n'aiment pas les manies, le bavardage étourdissant et le goût des sunlights. Cet homme idoine pour les pages de la presse people ne cesse pourtant de nous toucher. Il possède pour notre plus grand plaisir une plume pétillante, pleine de finesse et de drôlerie, qui sait manier l'adjectif impeccable et l'oxymoron parfait, dans des phrases amples et lyriques.

Projections au bunker, soirées dans les palaces, cocktails sur les yachts, courses à n'en plus finir sur la Croisette, tout y passe. On retient toutefois le Mitterrand fougueusement pertinent dans ses jugements : dur sur l'ouverture gâchée du festival par *Da Vinci Code*, sur le radicalisme politique et la vision pour le moins irresponsable

du réalisateur sur les jeteurs de bombes de l'IRA dans *Le vent se lève*, le pompiérisme et l'exaltation morbide du *Labyrinthe de Pan*, la construction artificielle de *Babel*; mais enthousiasme pour la justesse et l'humour de *Bled Number One*, la sécheresse exigeante de *Red Road*, la fièvre communicative que déclenche *Une jeunesse chinoise*, l'émotion à la fois grave et légère que procure *Marie-Antoinette*, la permanence d'une morale dans *Le caïman*. Il se révèle fort connaisseur de la situation politique et sociale, passée ou présente, des pays (de l'Espagne franquiste à l'Égypte de Moubarak et à l'Italie de Berlusconi). Et, tout en se tournant souvent en dérision, il s'amuse des sottises, des conformismes, des vanités, des conventions, des rumeurs, des frivolités, des étourderies.

On sort du livre ébahi par tant d'intelligence, par la qualité du regard, par ce sentiment de détresse et de tendresse qui perce fréquemment sous les évocations. La dernière page tournée, on a envie de relire *Le Festival de Cannes*.

C'est à l'occasion du 60^e anniversaire de cette manifestation cette année que Jean-Marie Gustave Le Clézio publie également ses souvenirs dans *Ballaciner*, d'ailleurs préfacé par Gilles Jacob, président du festival. Souvenirs, mais aussi analyses. Il y indique son itinéraire de cinéphile et montre les traces que les films ont laissées en lui. Par son approche attentive, érudite et sensible du cinéma, il décortique sa passion, qui tient plus de la fascination et de la magie que de ce besoin de liberté qu'il a toujours cherché dans l'écriture. Pour l'exprimer, l'écrivain crée un beau néologisme : «ballaciner», union de la ballade et du ciné. Il définit ainsi ce mot : «Ballaciner, tomber du ciel de nuage en nuage au milieu des éclairs.»

Ses textes sont effectivement des éclairs qui viennent illuminer rapidement (les textes sur chaque film font entre deux et trois pages) son cinéma.

Ballaciner débute par les films de Harold Lloyd projetés chez sa tante grâce à un Pathé Baby pour se terminer sur la rencontre des Sud-Coréens Park Chan-wook et Lee Chang-dong, tout en passant par Dreyer, Vigo, Ozu et Mizoguchi. C'est d'ailleurs en voyant *Ugetsu monogatari (Les contes de la lune vague après la pluie)* qu'il pressent que le cinéma est un art. J.M.G. Le Clézio est écrivain, mais aussi professeur, et les mots servent pour lui à décrire et expliquer, à être clair et précis; il les utilise avec une parfaite maîtrise pour évoquer la mélancolie, qui semble chevillée éternellement au cinéma, et transcrire les sensations durables que les images en mouvement impriment dans nos yeux et notre tête. L'homme est plus recueilli et posé qu'un Frédéric Mitterrand. Sa plume se veut poétique, mais ne réussit pas à être exubérante, voire exaltante. Même si elle est personnelle et de belle tenue, sa déclaration d'amour semble parfois bien distante.

Ce roman du cinéma se veut un hommage à la fois raisonné et sentimental à cet art qui semble avoir été créé exclusivement pour les multiples solitudes dans le monde – qui cherchent en lui chaleur et espoir. 